

LES VICISSITUDES DES VITRAUX DU STYLE « SAINTE CHAPELLE » DE LA CATHÉDRALE DE SOISSONS

par Jean ANCIEN *

LES VERRIÈRES DE LA CHAPELLE DE LA VIERGE

Elles étaient trois avant la guerre de 1914. Mais après la bataille de la Marne, lorsque le front se stabilisa aux portes de la ville et que la cathédrale avait déjà éprouvé de sérieux dégâts, on éloigna à la hâte les œuvres d'art que l'on put sauver. La plupart des vitraux légendaires (1) furent déposés en mars 1915, de nuit, dans l'obscurité complète, entre les bombardements, c'est-à-dire en grands périls, les lignes ennemies n'étant pas à plus de trois kilomètres.

Cependant le travail fut effectué avec minutie par une équipe de territoriaux, sous la conduite d'un dévoué entrepreneur soissonnais. Puis les casiers furent dirigés sur Château-Thierry où on les suit d'abord dans les caves du tribunal, puis dans l'église Saint-Crépin jusque 1918 où l'ultime poussée allemande les fit évacuer à nouveau vers l'intérieur du pays.

En 1923, lorsque la cathédrale pansait ses blessures, on s'inquiéta des caisses de vitraux, on en retrouva une partie au musée des Arts modernes de Paris, on s'aperçut qu'il manquait quatre lancettes dont l'une appartenait à la chapelle de la Vierge. Celle-ci est certainement la perte la plus cruelle de la cathédrale en matière de vitrail. Ce sont les trois verrières que l'on voyait dans la chapelle axiale de la Vierge en 1914 qui feront l'objet de la présente communication, tout en considérant que la pièce manquante est encore en place. Le vitrail de remplacement, suspendu le 6 décembre 1979, sera évoqué en fin de cet article

CE QU'ÉTAIENT LES VERRIÈRES DE LA CHAPELLE DE LA VIERGE

Le *Corpus Vitrearum Medii Aevi* les nomme : baie 0 (axiale), baie 1 (gauche), baie 2 (droite). Nous utiliserons ces appellations, cette classification généralisée faisant désormais auto-

rité, précisant qu'il s'agit de la baie 2 qui fut égarée dans l'un de ses refuges.

Ces trois verrières sont du même style que celles de la Sainte-Chapelle de Paris. Construite de 1240 à 1248, elle fut décorée par trois ateliers ; l'un d'eux, pour avoir garni la surface vitrée la plus importante est appelé par le *Corpus Vitrearum* : l'« Atelier Principal », et par les archéologues américains « Le Maître de la Passion ». Ce sont ces artisans qui apportèrent leur four au pied de la cathédrale de Soissons ; ce détail permet de dater les vitraux de la chapelle de la Vierge, c'est-à-dire vers 1240.

Pour qui ignore l'histoire de la construction de la cathédrale de Soissons, il peut paraître curieux que le chœur livré au culte en 1212 n'aurait reçu des vitraux dans sa chapelle axiale que vers 1240. Mais dès que l'on connaît la relation du chanoine Cabaret (2), la surprise se dissipe puisque l'on apprend que les vitraux actuels ont été repris sur les fenêtres de la nef en 1772, pour remplacer d'autres verres en moins bon état. Au XVIII^e siècle, la cathédrale souffrait d'un manque d'entretien prolongé, son délabrement constaté par Louis XV motiva un geste généreux de sa part. Un vaste programme de rénovation du chœur fut entrepris vers 1760. Les vitraux avaient horriblement pâti en 1567 (3) lors du sac de tous les édifices catholiques de la ville par les Huguenots, les éléments les plus épargnés repris sur la nef furent replacés dans la chapelle de la Vierge. Ces déplacements appelés en terme de métier « rhabillage » engendrèrent parfois des assemblages extravagants ; quelques-uns seront exposés plus loin.

Mais une question se pose : était-il logique que les vitraux du style et de la date de ceux de la Sainte-Chapelle se trouvent au XVIII^e siècle dans cette partie de la cathédrale ? Tout le confirme : la dernière campagne de construction du vaisseau allant de la croisée du transept au grand portail se localise entre 1212 et 1230, or, la

date de 1240 ouvrant le chantier de la Sainte-Chapelle coïncide d'assez près avec l'achèvement du vaisseau de Soissons. D'autres éléments le confirment, ce sont les vestiges des rosettes surmontant les tympans des baies géminées des fenêtres hautes de la nef (fig. 1), les médaillons des Vierges sages et folles (fig. 2) et enfin, la récente identification, au compte de la cathédrale de Soissons, de trois vitraux de collection (4) dispersés en Angleterre et dans le Nouveau Monde. Tous ces éléments appartiennent au même style. Ceci accredit l'hypothèse désignant l'« Atelier Principal » de la Sainte-Chapelle comme l'officine ayant décoré la totalité des baies de cette dernière campagne de construction, y compris la rose occidentale.

Mais saura-t-on jamais si le chantier parisien ayant terminé sa tâche au service de Saint-Louis se transporta à Soissons vers 1248, ou si la cathédrale de Soissons fut vitrée aussitôt le vaisseau terminé, entre 1230 et 1240. L'atelier ayant été remarqué aurait été, dans cette éventualité très logique, requis pour collaborer avec les ateliers de « Judith » et « d'Ezechiel » en se transportant à Paris vers 1240 ; mais aucun document d'archives ne viendra jamais lever le voile sur cette hypothèse (5).

L'ICONOGRAPHIE

Lorsque les maîtres-verriers lancèrent cette nouvelle école, les édifices du premier âge gothique : Saint-Denis, Paris, Noyon, Laon... étaient déjà vitrés, le chœur de Soissons aussi, tandis que la dernière campagne de travaux vers le grand portail venait de s'achever. Reims était fort avancé, mais voici qu'apparaît la grande poussée du milieu du XIII^e siècle : Amiens, Metz, Beauvais se dessinent, les voûtes élevées à une plus grande hauteur ne sont portées que par un simple sque-

* 8, rue du Château-d'Albâtre, 02200 Soissons.

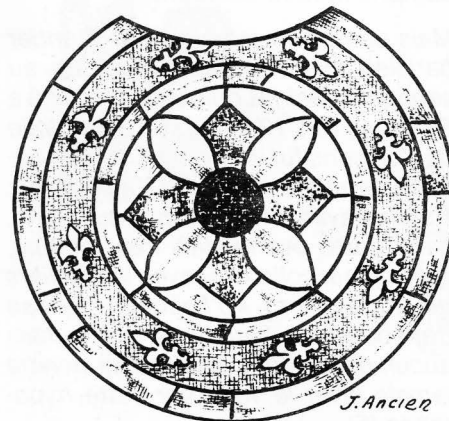
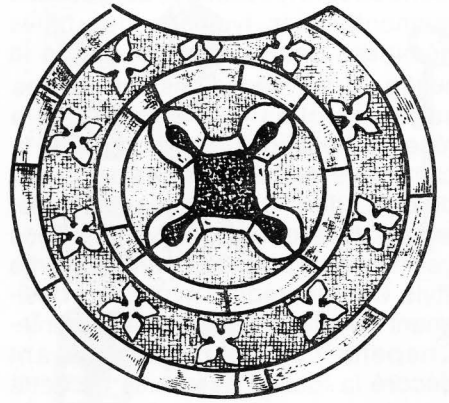
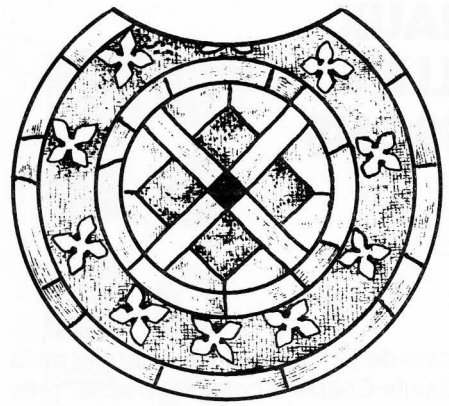


FIG. 1. — Dépôt des Monuments Historiques, Champs-sur-Marne. Lobes des rosettes provenant des fenêtres hautes de la cathédrale de Soissons.

lette de pierre dont l'intervalle devient une surface vitrée de plus en plus spacieuse, la demande aux maîtres-verriers s'intensifie, une hâte fébrile dans la production s'impose. L'exécution en pâti, sinon dans la qualité mais dans le détail. Le déambulatoire de Soissons se prête parfaitement à la comparaison grâce au voisinage des vitraux de l'école régionale œuvrant de 1210 à 1220 et ayant conçu les vitraux des vies de Saint Crépin et de Saint Gilles.

Exposer les différents aspects de ces deux écoles séparées seulement d'une

vingtaine d'années ne rentre pas dans le cadre de cette communication, nous nous bornerons à décrire quelques caractères stylistiques imposés par la rapidité : les personnages prennent un aspect caricatural expéditif, le cou est étroit, les gestes sont mécaniques, le premier sujet de chaque groupe a généralement la main levée, le dernier est accroupi, sinon, il a la taille d'un gnome, les arbres ressemblent à de gros artichauts, les médaillons augmentent de surface au préjudice de la mosaïque, ils sont limités simplement par deux liserés rouge et jaune et ont perdu ces jolis cordons perlés trop lents à exécuter. La mosaïque aussi abandonne ses rinceaux compliqués, la belle décoration florale qui s'épanouissait dans les arbres de Jessé, les rinceaux enchevêtrés qui se terminaient en gros bourgeons si soignés ont disparus au profit d'éléments répétitifs : crosses, mitres, castilles, fleurs de lys, empruntés au décor héraldique et tracés apparemment à l'emporte-pièce ou au pochoir. De là jaillira l'incroyable légende récente, racontée partout où se rencontrent ces petits chalets : le don de la verrière attribué à Blanche de Castille. Cette addition fantaisiste fera fortune près des guides, même en dehors du domaine royal, où le roi Louis VIII le lion et son épouse, la reine Blanche, n'avaient rien à faire. Toutefois, les chauds coloris du début du XIII^e siècle seront heureusement conservés, le rouge vigoureux et le bleu nocturne si chers aux ateliers soissonnais seront maintenus et domineront encore dans la décoration du vaisseau de la cathédrale.

Une remarque importante à la fois iconographique et stylistique s'impose : sur la baie 2, en plusieurs endroits, Moïse est affublé de gigantesques cornes de bovidé, la baie 1 ne le porte qu'une seule fois, elles représentent les aigrettes flamboyantes figurant sur les peintures, ces attributs justifiant les termes de l'Exode (Ex. XXXIV-29) nous apprenant « que la peau du visage de Moïse était devenue rayonnante » à la suite de son entretien avec Yahweh sur le Sinai.

LE TRANSFERT DES VITRAUX DANS LE DÉAMBULATOIRE

C'est à Antonin-Pierre Cabaret (2), l'un des trois chanoines de la commission chargée de la rénovation du chœur en 1772, que l'on doit ce qu'il y a lieu de considérer comme un sauvetage. Il



FIG. 2. — Dépôt des Monuments Historiques, Champs-sur-Marne. Médailles des Vierges sages et Vierges folles de la rose occidentale de la cathédrale de Soissons.

recueilli des panneaux détériorés dans la nef pour les replacer dans la chapelle axiale du déambulatoire et ceci à une époque où l'art médiéval était considéré anachronique, dépassé et à effacer puisqu'il n'était plus compris. Tout confirme cet état d'esprit ; on remarquera que ce « rhabillage » fut effectué uniquement pour l'effet, sans souci de l'image et de la succession des scènes. Ce procédé expéditif était monnaie courante aux XVII^e et XVIII^e siècles ; ces interventions étaient rarement pratiquées par des ateliers sérieux ; des équipes de

forains ambulants passaient de paroisse en paroisse offrant leur service au clergé, opérant avec de petits moyens, des connaissances précaires et un outillage médiocre ; elles sacrifiaient généralement certains panneaux pour réparer les autres. Si l'on s'attarde à l'examen de la forme des médaillons et au dessin de la mosaïque de la baie 1, on découvre qu'elle fut reconstituée avec des éléments d'au moins trois, sinon quatre fenêtres différentes. La mosaïque de la baie 2 égarée était la même que celle que nous voyons dans la baie 0, fleurs de

lys et castillots. En revanche, la forme des médaillons et des amandes atteste la provenance certaine de quatre fenêtres distinctes pour ces deux baies. D'autre part, on remarquera que la plupart des quadrants de médaillons ont été reconstitués avec des personnages de deux scènes, cette remarque moins sensible dans la baie 1, l'est davantage dans la baie 0, mais surtout dans la baie 2, où tous ces panneaux sont arrangés et recoupés pour former des médaillons d'allure plausible, l'arrangement brutal de la restauration se voyant dans la coupure verti-

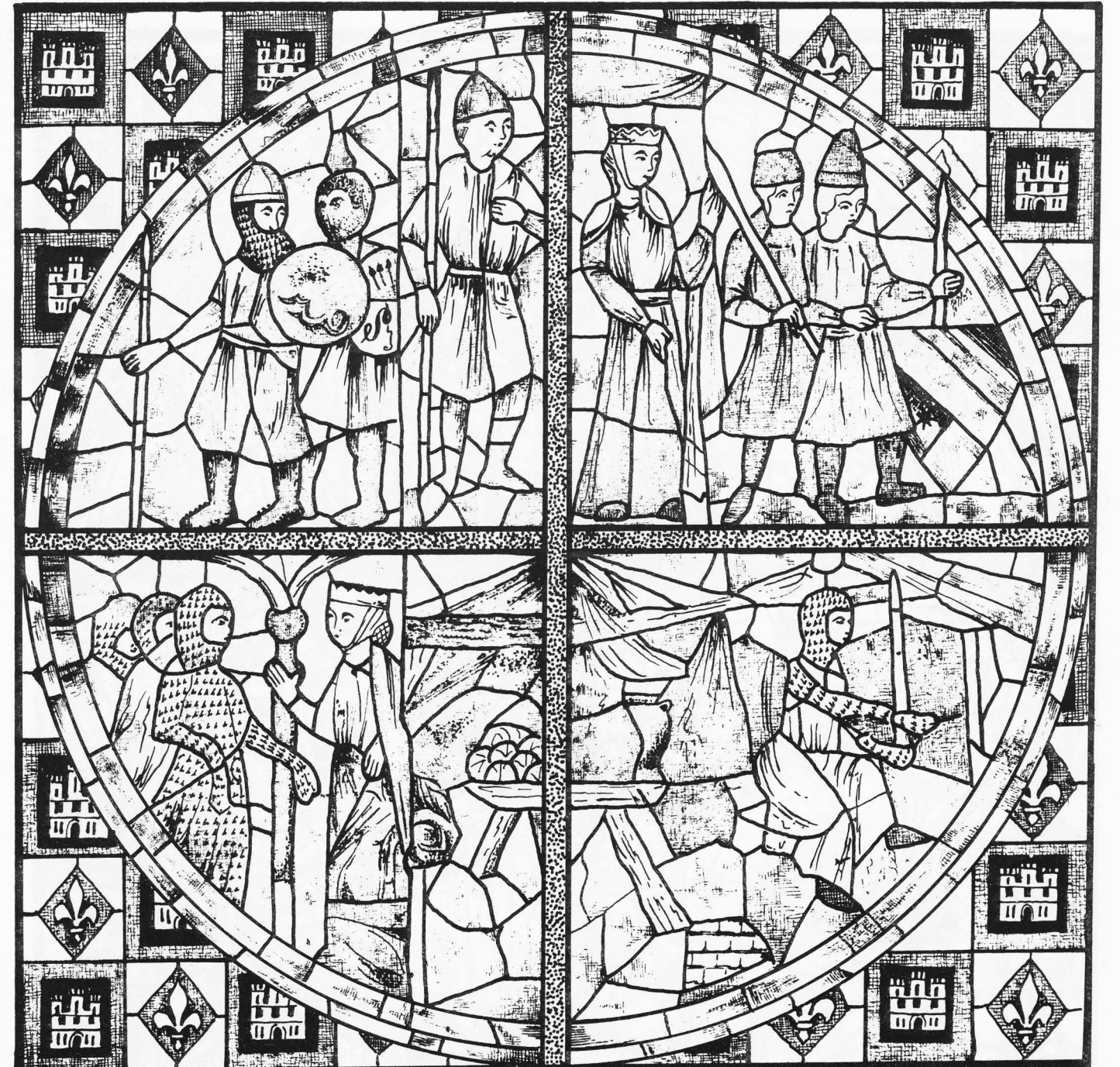
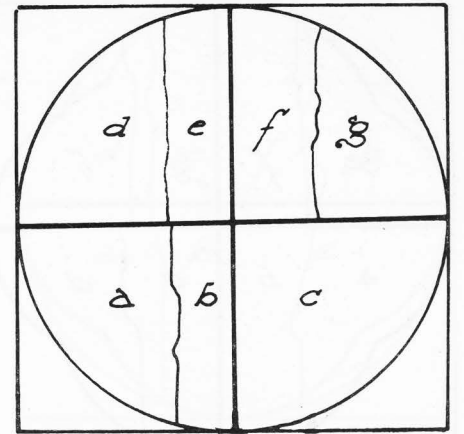


FIG. 3. — Baie 0, 2^e médaillon. a) Judith entre au camp d'Holopherne — b-c) amas disparate — d-e) guerriers — f) Judith — g) échevins de Béthulie, les lances et l'écu sont des additions de Tournel en 1913.

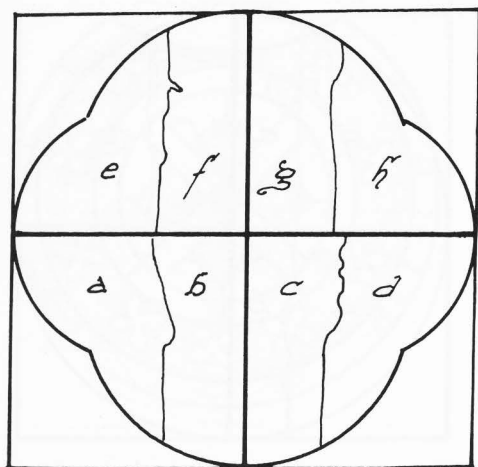
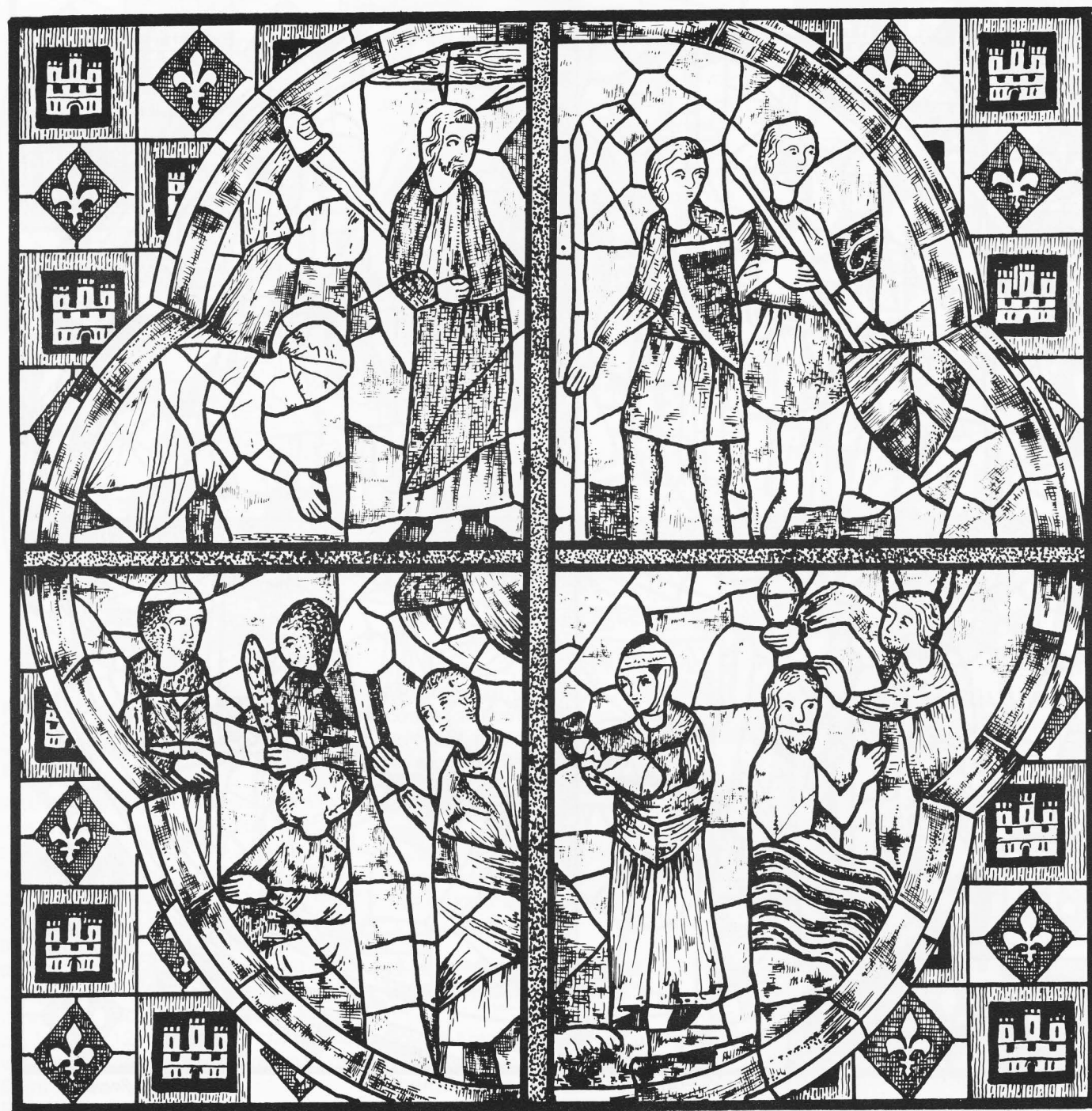


FIG. 4. — Baie 2. **a)** Aaron et la verge fleurie — **b)** associé à un sujet imprécis — **c)** femme portant un nourrisson — **d)** le sacre d'Aaron — **e)** Israël vainqueur d'Amalech ? — **f)** sujet imprécis — **g-h)** guerriers ? (les lances et les écus sont des additions de Tournel en 1913).



Jean Ancien

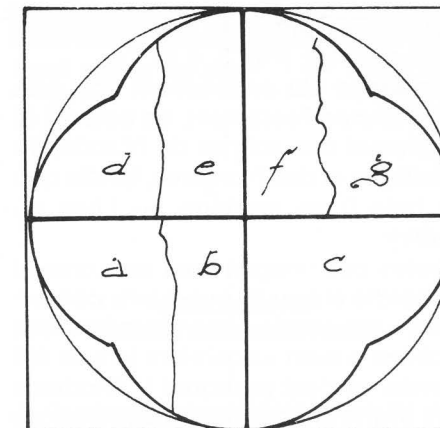
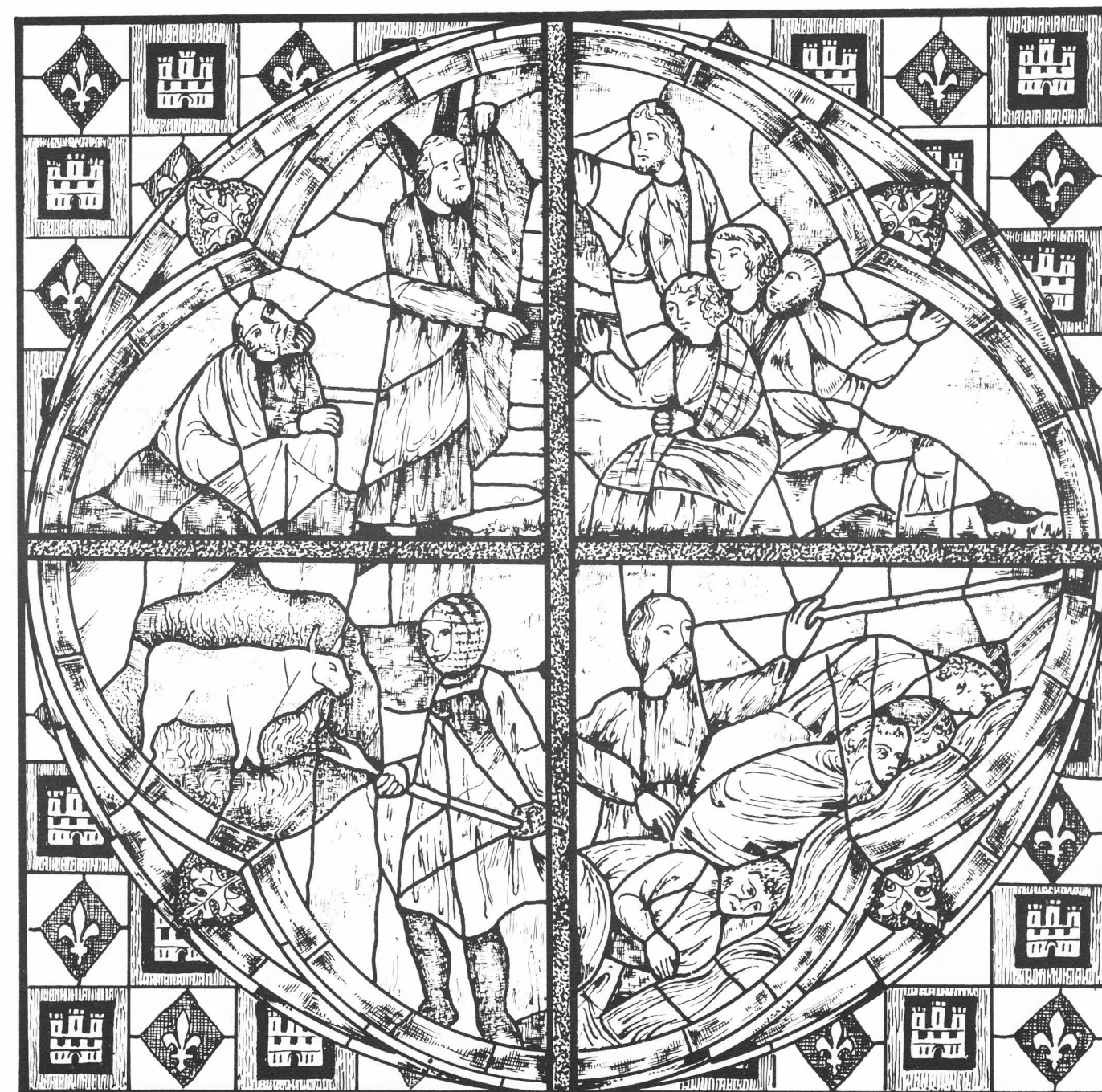


FIG. 5. — Baie 2. **a)** la coulée du veau d'or — **b)** guerrier remplaçant l'homme au soufflet — **c)** l'eau jaillit du rocher d'Horeb, composition (le bâton fut ajouté en 1913) — **d)** Moïse se voile la face — **e-f-g)** la foule attentive écoute Moïse (composition faite de plusieurs scènes).



Jean Ancien

cale située entre de nombreux personnages (6). (Fig. 3, 4, 5).

L'imagerie est entièrement occupée par l'*Ancien Testament*, les baies 1 et 2 relatent des scènes de l'Exode, du Lévitique et des Nombres, tandis que la baie 0 se rapporte au *Livre de Judith*.

Toutes ces images sont en complet désordre et peu de quadrants conservent une unité. L'identification des scènes n'avait jusqu'alors jamais été tentée, et c'est pourquoi L. Grodecki les signale comme vitraux encore inédits (7). Nous nous sommes efforcés de retrouver le sens de la plupart de ces images à l'aide de la Bible et en nous rapprochant des verrières C, M et N de la Sainte-Chapelle où sont

traités les mêmes sujets dans la même facture. Ce travail fut relativement facile pour les scènes complètes mais il convient de souligner que l'état fragmentaire de certains quadrants, le fractionnement d'un vaste ensemble réduit à quelques images, rendent possible une interprétation logique sous plusieurs versions, tandis que des groupes ou des sujets isolés pourront rester imprécis. Ainsi, quarante scènes illustrent l'histoire de Judith, à la Sainte-Chapelle, alors qu'il n'en reste que seize dans la baie 0 à Soissons. Quelques assemblages extravagants, parfois stupides, ont modifié le sens de certaines scènes, telles que ce guerrier revêtu de la broigne qui attaque le veau d'or avec sa lance brisée

transformée en fourche; à l'origine, la Sainte-Chapelle nous le confirme, un Hébreux actionnant son soufflet pour chauffer la coulée du veau d'or tenait la place de ce combattant prélevé sur une scène de bataille (fig. 5). Nous signalerons également cette femme portant un nourrisson, image pouvant être interprétée par les femmes des Hébreux cachant leur nouveau-né mâle, la servante de la fille du pharaon Hébreux cachant leur nouveau-né mâle, la servante de la fille du pharaon sortant Moïse du Nil, ou la mère de Moïse choisie comme nourrice par la princesse (fig. 4). Toutes ces scènes interprétées après de longues recherches figurent dans « Les vitraux de la cathédrale de Soissons » (8).

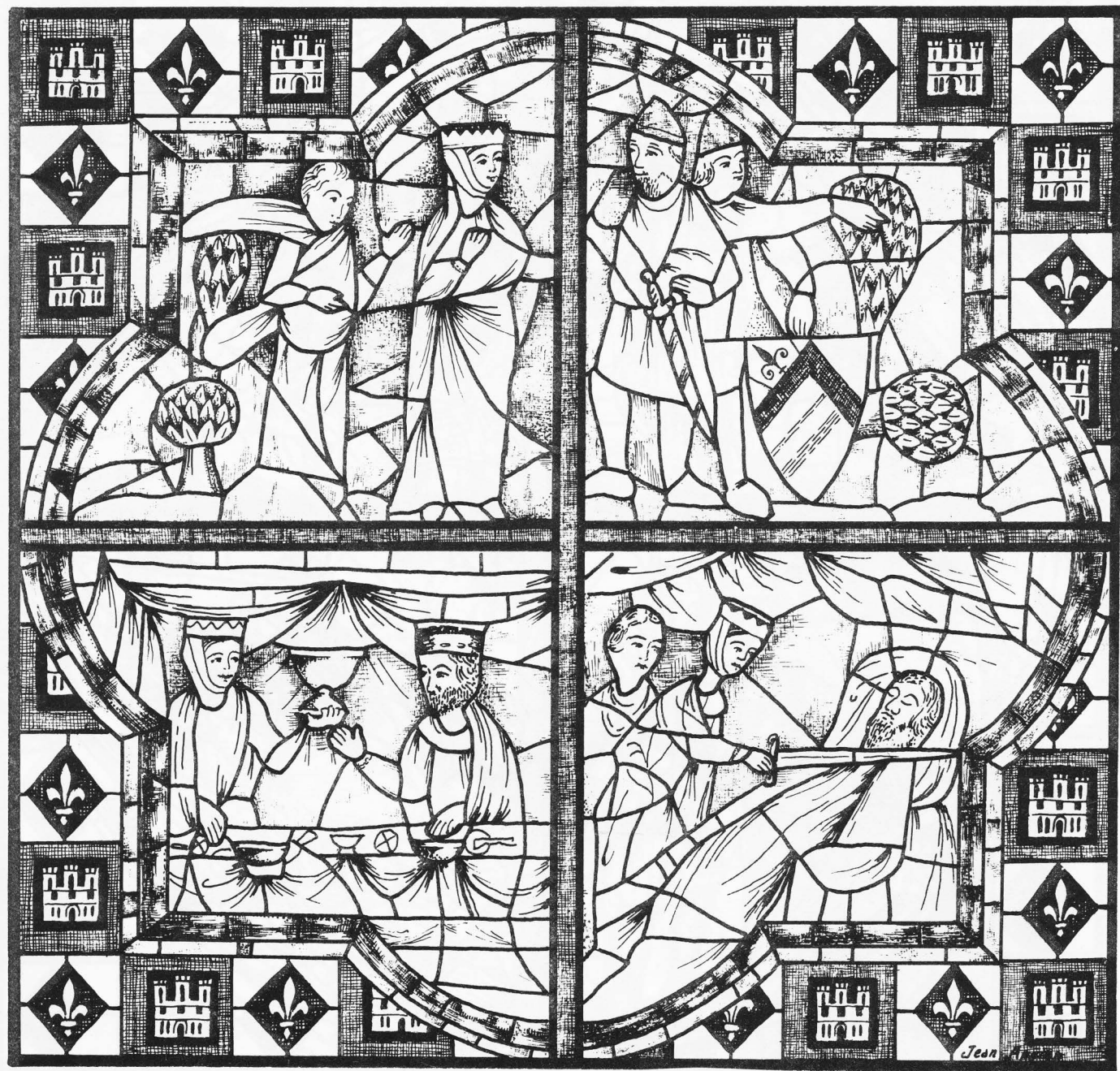


FIG. 6. — Baie 0, 1^{er} médaillon. Aucun quadrant n'est fractionné. a) Judith éivre Holopherne — b) Judith décapite Holopherne — c) la tête dans le sac à vivre de la servante — d) les notables de Béthulie accueillent Judith.

RECHERCHE DU VITRAIL DISPARU SON REMPLACEMENT

Déposer des vitraux pour les préserver d'une perte, puis égarer, c'est aller à l'encontre de ses intentions. Nous nous étions attaché à la recherche de la verrière de la baie 2, particulièrement pour l'importance de ses pièces authentiques, c'est-à-dire pour sa valeur archéologique. Nous nous sommes efforcés de retrouver le mouvement des caisses contenant les vitraux depuis 1915. Leurs lieux de refuge, les caves des châteaux et réserves des musées proposés furent l'objet de recherches. Elles ne donnèrent aucun résultat. Soulignons que les seuls documents à notre disposition pour cette entreprise se bornaient aux photographies.

Les différentes légendes relatives à cette disparition, si invraisemblables soient-elles, furent contrôlées. Nous citerons deux de ces canulars les plus pittoresques :

L'architecte en chef des Monuments Historiques ayant dirigé la reconstruction de la cathédrale après la guerre de 1914-1918 nous apprend (9) que, lors de la seconde occupation de Soissons par les Allemands en 1918, l'une des caisses de vitraux oubliée dans les sous-sols de l'Hôtel de ville avait été emportée par l'ennemi dans sa retraite. Lorsqu'on sait que les caisses de vitraux furent acheminées en 1915 sur Château-Thierry, puis, en 1918 sur Chambord (ce dernier point de chute est contestable), on a la certitude que les Allemands n'ont trouvé aucune caisse de vitraux dans les sous-sols de l'hôtel de ville à Soissons. Néanmoins, nous avons tenu à contrôler ce récit qui finalement nous conduisit sur les collections de Goering constituées, elles, après 1940.

Plus curieuse encore est cette seconde légende affirmant qu'un officier américain retournant dans son pays après 1919 aurait emporté ce vitrail au titre de prise de guerre et, à sa mort, l'aurait légué à un musée de New York. Par quelle complicité un officier yankee se serait approprié une caisse de biens nationaux en sécurité dans les réserves gardées de l'Etat ? Néanmoins nous avons tenu à nous renseigner près du « Cloisters Museum » et du « Metropolitan Museum of Art ».

Aucun don de ce genre n'est parvenu dans ces musées; de plus, nous avons reçu la certitude qu'une telle pièce, même désormais fragmentée, ne serait

pas ignorée et avec le recul du temps le ou les propriétaires marqueraient un point d'orgueil en signalant l'origine du chef-d'œuvre par une plaque l'authentifiant.

Mais ces recherches nous ont conduit dans les dépôts des Monuments Historiques de Champs, et à défaut de la pièce recherchée, nos efforts ont fait sortir de l'oubli des éléments intéressants. C'est ainsi que furent identifiés des pétales de rosettes et des panneaux de grisailles polychromes provenant des fenêtres hautes de la nef, ainsi que des médaillons de la rose occidentale se rapportant au *Jugement Dernier*, le tout confirmant une décoration importante en vitraux sur la partie occidentale de la cathédrale conçue dans le style de l'école dite de « l'Atelier Principal » de la Sainte-Chapelle de Paris (fig. 1 et 2). Devant l'insuccès de nos efforts, ayant la conviction que le vitrail égaré sommeille encore dans une réserve de musée ou dans un lieu de refuge assigné en 1919, et sachant qu'un vitrail déposé perdait très vite son identité, les photographies de ce malheureux reclus ont été diffusées dans tous les services des Monuments Historiques intéressés, chez les maîtres-verriers susceptibles d'y mettre la main, ainsi que dans des milieux étrangers choisis. Nous conservons ainsi l'espoir d'aider l'identification de ce vagabond le jour où une découverte fortuite le fera sortir de sa retraite.

Le 6 décembre 1979, l'atelier Le Chevallier suspendit un vitrail de remplacement reprenant les thèmes du chef-d'œuvre disparu. Les silhouettes et amandes reprises sur les photographies reflètent l'aspect antérieur à 1914. L'œuvre de ce maître mérite des compliments. Cependant nos louanges auraient été accrues s'il avait consenti à abandonner un peu son style personnel, simplement dans la mosaïque et dans la bordure en donnant un peu plus de ce style « Sainte-Chapelle », surtout dans l'exécution des fleurs de lys et des castilles en respectant davantage la facture et les coloris du Moyen Age sur ces jeux de fond. Mais les maîtres-verriers, comme les peintres, sont avant tout des artistes; ils aiment de nos jours à manifester leur propre style et répugnent à pratiquer l'imitation. On peut pardonner cette marque de dignité personnelle qui, ailleurs que dans ce cas particulier est une qualité. Cette verrière est néanmoins un succès par ses rapports avec le chef-d'œuvre disparu, ce que n'aurait

pu être une œuvre moderne noyée dans cette chapelle près de deux vestiges authentiques.

BIBLIOGRAPHIE ET NOTES COMPLÉMENTAIRES

(1) On appelle vitraux « légendaires » des verrières agiographiques polychromes, représentant des scènes continues, souvent superposées, telles des bandes dessinées, relatives à des événements historiques, éventuellement mais non pas obligatoirement entachés de légendes.

(2) *Mémoire pour servir à l'histoire de Soissons...*, Antoine-Pierre Cabaret, Ms 237, f° 297-298 (se trouve à la Bibliothèque municipale de Soissons).

(3) *Minutes du notaire Quinquet* dans *Bulletin de la Société Archéologique, Historique et Scientifique de Soissons*, tome 12 (1858) f° 69 et dans « *Journal de Lépaillard* » dans même série de *Bulletin*, tome 13 (1959), édité en fin de volume.

(4) GESTA - *International Center of Medieval Art* vol. XX/I (1981) dans *Another dispersed window from Soissons*, Etude portée aux f°s 191 à 198, effectuée par deux archéologues américains spécialistes du vitrail : M. Caviness et V. Raguin.

(5) Cette théorie jusqu'à ce jour inédite est pourtant d'importance : elle renverse les opinions proposées jusqu'alors par les archéologues du vitrail qui, à la suite d'E. Mâle, pensent qu'une école de la Sainte-Chapelle de Paris essaima vers 1250 à Soissons, Saint-Julien-du-Sault, etc. Mais comment admettre la patience de Jacques de Bazoches et des chanoines de la cathédrale de Soissons, voyant la dernière campagne de construction de l'édifice, c'est-à-dire la nef, achevée vers 1230-1235, et attendre 1250 pour recevoir ses vitraux ?

(6) *Gesta* idem (f° 195, col. 1).

(7) *Corpus Vitrearum Medii Aevi France* 1, f° 93, note 2.

(8) *Vitraux de la cathédrale de Soissons*, J. Ancien, f°s 145-152.

(9) *Restauration de la cathédrale de Soissons*, E. Brunet, dans la *Revue La Construction moderne*, fascicules des 22 janvier et 12 février 1982.